



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

FEUILLET DE ST SYMÉON

N°171 – DIMANCHE DE GREGOIRE PALAMAS 2023

Le présent feuillet complète les feuillets N° 6, 65 et 118 des années précédentes que l'on peut télécharger aux adresses

- <http://saintsymeon.fr/feuillets2020/feuillet006.pdf>
- <http://saintsymeon.fr/feuillets2021/feuillet066.pdf>
- et • <http://saintsymeon.fr/feuillets2022/feuillet118.pdf>

Homélie du P. Jean Breck 2e dimanche de Carême 2022

Homélie sur Marc 2, 1-12

Le Paralytique

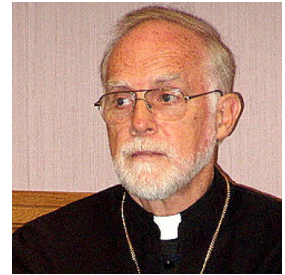
Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Saint Marc commence son Évangile par le thème principal de tout son enseignement : Jésus Christ est le Fils de Dieu, investi de l'autorité divine qui seule peut pardonner les péchés et offrir aux fidèles la vie éternelle. Ainsi Marc nous offre une image de Jésus comme vainqueur des forces du Mal, ou plus exactement, du Malin. L'évangéliste Jean, dans sa première Épître, a déclaré que « *le monde entier gît sous l'emprise du Mauvais* » ou du Malin, c'est-à-dire Satan, le Diable, la personnification des forces de mal et de la mort. Saint Marc a partagé cette vision du monde actuel, un monde qui, même après la résurrection et la glorification du Christ, est tenu captif des puissances néfastes qui cherchent à le détruire, à nous détruire. Voilà la raison pour laquelle Marc met en relief, avec tant de force, l'autorité de Jésus sur les démons. Le Fils de Dieu est venu, proclame-t-il, non pas pour détruire Satan, mais pour mettre fin à son emprise sur le monde et sur nous-mêmes.

Ainsi Saint Marc nous montre Jésus, dès le début de sa mission, chassant des démons et guérissant des malades, la maladie étant à l'époque considérée comme signe du pouvoir diabolique sur les hommes. Déjà dans le premier chapitre de l'Évangile, Jésus libère un homme possédé d'un « *esprit impur* », c'est-à-dire d'un démon, Il guérit la belle-mère de Pierre, Il purifie un lépreux, et dit Saint Marc, Il lie sa proclamation de l'Évangile, la « *Bonne Nouvelle* », avec un grand nombre de miracles de guérison.

Voilà le contexte dans lequel l'évangéliste nous présente la guérison du paralytique dont nous venons de lire le récit. Ici de nouveau, Jésus porte témoignage à l'autorité qui est la sienne. Mais plus que cela, ce récit affirme que Celui qui a le pouvoir de chasser les démons et de guérir les personnes de foi, est Lui-même Dieu.

Un homme paralysé, couché sur un brancard, est porté par quatre amis à la maison où Jésus est en train d'annoncer à la foule « *la Parole du Royaume* », la proclamation que le règne en puissance de Dieu est désormais présent en sa personne. Tant de monde est assemblé dans et autour de la maison que les amis du paralytique ne peuvent pas y entrer. Afin d'avoir accès à Jésus, ils montent sur le toit, en enlèvent une partie, et



descendent le brancard devant le Maître. Le paralytique ne dit rien, ne demande rien. C'est la foi et l'amour de ceux qui portent le paralytique qui inspirent Jésus à prononcer ce qui, aux yeux des scribes, était un blasphème flagrant : « *Mon enfant, tes péchés sont pardonnés.* » Les scribes des Pharisiens représentent tous ceux qui refusent d'accepter l'autorité de Jésus et refusent aussi de croire en Lui comme Fils de Dieu. « *Qui peut pardonner les péchés, se demandent-ils, sinon Dieu seul ?* »

L'ironie de la question serait reconnue par n'importe quel lecteur de l'Évangile : si Jésus possède l'autorité et le pouvoir de pardonner les péchés, c'est précisément parce que Lui, Il est Dieu ! Lui, comme l'affirme Saint Marc et l'ensemble de la tradition chrétienne, Il n'est rien d'autre que « *Dieu dans la chair* », le Dieu « *d'avant les siècles* » qui s'est incarné en tant que Jésus de Nazareth, afin de guérir les maladies qui représentent l'état de péché commun à tous les êtres humains.

« *Qu'y a-t-il de plus facile, demande Jésus, de dire au paralysé : 'Tes péchés sont pardonnés', ou bien de dire : 'Lève-toi, prends ton brancard et marche ?* » Jésus donne l'ordre, et aussitôt l'homme se lève, il prend son brancard, et il marche. Ainsi Jésus fournit toute l'évidence nécessaire, pour démontrer – pour révéler – la vérité que Lui, Jésus de Nazareth, peut pardonner les péchés, parce que Lui, Il est le Dieu qui crée, qui guérit, qui pardonne, qui sauve.

Il y a maints passages dans le Nouveau Testament qui affirment que Jésus n'est pas seulement un homme, un être humain, mais qu'Il est aussi Dieu. Dieu qui, par son incarnation, a pris sa nature humaine de sa sainte Mère, la Vierge Marie. Commencant par les récits de la conception de Jésus chez Matthieu et Luc, jusqu'à l'Apocalypse, en passant par les épîtres de l'Apôtre Paul, pour aboutir à la sublime confession de Thomas, « *[Tu es] mon Seigneur et mon Dieu* », le témoignage de l'Écriture est unanime. Comme Saint Marc l'a proclamé, Jésus de Nazareth est Fils de Dieu, qui sera reconnu ultérieurement par les meilleurs théologiens de l'Église comme « *l'un de la Sainte Trinité* ». Si Jésus peut exorciser les démons, guérir les maladies rebelles ou intraitables, ressusciter des morts, pardonner les péchés, et offrir joie et paix à ceux qui le suivent, c'est parce qu'Il possède une autorité et une puissance absolues, divines, accordées par son Père céleste. En un mot, c'est parce que Jésus est Lui-même Dieu.

Dans le monde d'aujourd'hui, même parmi les chrétiens, il y a tendance à banaliser l'image de Dieu. Qu'Il soit imaginé sous la forme d'un Père Noël, d'un lapin de Pâques, d'un juge cruel ou d'un distributeur de bonnes choses, nos conceptions de Dieu sont souvent en elles-mêmes blasphématoires. De plus, trop souvent nos prières traditionnelles sont répétées par cœur, sans que le cœur y soit engagé. Grâce à Dieu l'iconographie a vécu un renouveau exceptionnel depuis le siècle dernier, mis en évidence par l'œuvre remarquable de plusieurs Sœurs de ce monastère et de tous ceux qui ont orné cette église. Néanmoins, dans certaines traditions chrétiennes « *l'art sacré* » n'a rien gardé de « *sacré* », rien de beau, mais il reflète la décadence de la société en général. Sous la pression de la sécularisation beaucoup de chrétiens ont abandonné le Dieu de la Bible, le Dieu de justice, de miséricorde, d'une puissance et d'une beauté incomparables. Ils ont rejeté le Dieu qui s'est révélé par sa Croix comme par sa glorieuse Résurrection, et ils ont opté pour des idoles.

Tous, nous sommes susceptibles de banaliser notre propre image de Dieu. Susceptible de voir en Jésus un « *homme bien* », un exemple moral ou un marchand de bons conseils. L'Écriture, par contre, exige de nous de voir en Lui rien de moins que « *le Dieu-Homme* », le Fils de Dieu qui règne sur le ciel et la terre, qui juge les vivants et les morts, qui offre éternelle vie et joie à tous ceux qui cherchent sa Face, qui languissent après sa vie et son amour.

Le Carême marque un moment dans notre vie quotidienne, mais il marque aussi un moment dans l'éternité. Dans ce monde l'autorité de Jésus et sa puissance sont ignorées par la vaste majorité de nos contemporains, en particulier par ceux qui refusent de croire en Lui, d'accorder leur respect à son commandement d'aimer autrui, y compris l'ennemi, et qui veulent le rejeter comme un intrus dans leur vie. Dieu ne s'impose pas. Lui, Il nous a cherché dans la personne de son Fils, sans jamais forcer notre attention ou nous contraindre à croire en Lui. Maintenant c'est à nous de Le chercher de tout notre cœur, de reconnaître que le Fils de Dieu est toujours capable de guérir la paralysie de nos âmes et de nous remettre sur nos pieds, pour que nous puissions, comme le paralytique, rentrer dans notre maison.

Le monde d'aujourd'hui est déchiré par la guerre, par l'injustice et par la haine. Pourtant, devant nous se trouve la joyeuse réalité de Pâques. Que ces semaines qui nous conduisent vers la gloire pascale confirment en nous et pour nous que Jésus Christ est en vérité le Fils du Dieu vivant, qui chasse les démons, qui pardonne nos péchés, qui guérit nos maladies physiques et spirituelles, et qui ainsi ouvre devant nous les portes éternelles de son Royaume.

Amen.

Homélie du Père Boris Bobrinskoy Dimanche de Saint Grégoire Palamas 2002

Guérison du paralytique à Capharnaüm

Le paralytique du toit Hb 1, 10-2,3 ; Mc 2, 1-12

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Aujourd'hui, cet évangile de la guérison du paralytique qui traverse le toit pour arriver aux pieds de Jésus est un épisode assez étonnant et assez étrange. Il nous montre d'abord que le véritable amour humain est inventif, car il fallait avoir vraiment de l'imagination, du courage et un certain mépris des conventions sociales et même du confort ou du bien-être de cette famille pour creuser un trou dans le toit ! On peut en effet s'imaginer le plâtre et les gravats qui tombent... On a du mal à comprendre comment cela pouvait se faire, l'Évangile ne nous dit rien de la réaction de la famille. Tout cela constitue un épisode assez étonnant pour nous.



Étonnant est également le fait que ce malade qui est là – dont nous ne connaissons pas le nom – est un malade qu'on peut qualifier d'impersonnel, qui se laisse transporter par quatre hommes à travers un toit. À l'intérieur de la maison, Jésus est là, Il enseigne, comme dit l'Évangile, « *la parole* ». Le terme « la parole » est à prendre au sens fort : c'est la parole de Celui qui est la Parole, la parole de salut. Nous trouvons souvent chez les Pères du désert cette formule : « *Abba, dis-moi une parole* ». Jésus annonce cette parole de Salut à la foule qui se presse dedans et jusqu'en dehors de la maison. Les quatre hommes qui l'apportent à Jésus sont une image de l'Église, de la communauté qui porte, prie et intercède pour le malade en silence, car le fait de l'apporter aux pieds du Seigneur implique déjà une demande. Le malade, quant à lui, ne demande rien, et surtout il ne fait aucun acte, du moins explicite, de pénitence. Évidemment, le Seigneur est alors interrompu dans Sa prédication et Son enseignement. Il est interrompu de manière providentielle parce que Lui-même veut être interrompu, parce que Lui-même permet et, sans doute, suscite dans l'Esprit Saint ce mouvement d'imagination et d'audace chez les porteurs qui introduisent le malade par le toit. Cet enseignement de Jésus ainsi interrompu, nous le connaissons par les évangiles. Dans cette première

période de sa prédication à Capharnaüm en Galilée, Jésus parle du Royaume, de pardon et d'amour. En disant : « *Moïse vous a dit... moi, je vous dis* », le Seigneur se présente comme le nouveau Moïse. C'est comme le printemps de l'enseignement de Jésus, comme les fiançailles, pour ainsi dire, de Jésus avec Son peuple.

Mais déjà, on entend des murmures et lorsque Jésus, se tournant vers le malade, lui dira : « *mon enfant, tes péchés te sont remis* », qu'entendons-nous ? Il y avait là quelques scribes qui étaient assis et qui se disaient au-dedans d'eux : « *Comment cet homme parle-t-il ainsi ? Il blasphème ! Qui peut pardonner les péchés, si ce n'est Dieu seul ?* » Dès le début de la prédication de Jésus, des remarques incrédules se font entendre et plus particulièrement chaque fois qu'il se manifeste comme venant du Ciel, de Dieu et du Père, ou quand il se nomme le Fils de l'homme, car ce titre avait un sens sacré dans le judaïsme de l'époque du Christ, à cause des prophéties de Daniel et d'autres textes.

Jésus interrompt donc Sa prédication et offre de manière gratuite et sans même être sollicité le pardon des péchés à celui qui est couché là devant Lui. Nous pouvons nous interroger à ce propos, car en règle générale, le pardon de Dieu suit le repentir, il est la réponse de Dieu. Mais rien de tel aujourd'hui : non seulement il n'y a pas de demande mais Dieu ignore même cela. Ainsi le malade se tait et ne demande rien, il semble impuissant. Il est impersonnel à L'image du pécheur, de chacun de nous, car lorsque nous sommes dans le péché, dans le désordre, dans la maladie de l'âme et du corps et que nous sommes loin de Dieu, alors nous sommes dépersonnalisés.

Et Jésus « *voyant leur foi* » dit l'Évangile. « *Leur foi* » : il ne s'agit pas de la foi du malade mais de celle de ces quatre hommes qui l'entourent et qui le descendent. C'est en voyant leur foi que Jésus intervient et agit. Je dirai que, dans cet épisode, le paralytique apparaît comme une occasion pour le Seigneur de spécifier en la rendant plus pointue et plus personnelle Sa propre prédication, en commençant, en définitive, à se manifester dans Son identité messianique et Son identité de Fils de Dieu. Le paralytique est comme un prétexte pour donner un tour nouveau à Sa prédication. Jusqu'alors Jésus a enseigné la Bonne Nouvelle du Royaume – désormais Il se révèle avec puissance comme le Fils de l'homme, comme Celui qui a le pouvoir sur le corps et sur l'âme.

À ce sujet, au moment même où Jésus offre le pardon des péchés à celui qui attend la guérison du corps, il faut rappeler le lien d'unité intime qui existe entre le corps et l'âme. En effet, sous l'influence de la philosophie grecque et notamment platonicienne, nous avons été habitués à la conception d'une différenciation profonde de l'âme et du corps, comme si l'âme était une chose immortelle et le corps une enveloppe passagère qui doit disparaître. En réalité, dans la Bible et – pardonnez-moi ce mot – dans l'anthropologie biblique et chrétienne, il n'y a ni distance, ni opposition ni coupure entre le corps et l'âme : le corps est un « *corps animé* », sinon c'est un cadavre, et l'âme est une « *âme vivante* » incorporée et incarnée. C'est donc dans le cœur de l'homme que l'homme tout entier vit sa relation avec Dieu et c'est également dans le cœur de l'homme que se tiennent les passions et les péchés. Par conséquent, soit l'homme tout entier est tourné vers Dieu, soit il se détourne de Lui dans son corps et dans son âme. Les maladies du corps sont elles aussi les conséquences de ce désordre qui pénètre tant la nature humaine que le cosmos tout entier.

L'Église dans les sacrements. Tous les sacrements sont une guérison de l'âme et du corps, que ce soit le baptême, que ce soit la communion eucharistique, que ce soit la confession dans laquelle nous recevons ce don de guérison où notre être tout entier – corps et âme – se tourne vers Dieu, que ce soit enfin le sacrement de l'onction des malades. À travers cette onction, prononcée par les prêtres sur ceux qui sont dans l'église ou à la maison, est demandée la guérison du corps, mais le prêtre demande non

moins, et surtout, la guérison de l'âme. L'Église Orthodoxe nous rappelle très fortement l'importance de ce lien. Car la maladie a toujours des racines spirituelles. Il est donc important que Jésus rappelle ce jour-là la priorité des choses : la priorité, c'était le pardon du péché, c'est-à-dire la restauration de l'amitié de l'être humain avec le Seigneur.

« *Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés* » : de toute évidence, le pardon anticipe ici le repentir et même l'ignore, c'est un pardon absolu. Plus tard peut-être la conversion et le repentir suivront, nous l'ignorons, nous pouvons l'espérer. Ce qui se passe avec ce paralytique recevant le pardon de ses péchés puis la guérison de sa maladie est ce que nous recevons de nos jours dans le sacrement du baptême et la chrismation, c'est-à-dire le pardon de Dieu et le don de la vie divine. Nous recevons ce pardon et cette vie divine de manière totale et inconditionnelle. L'enfant baptisé n'a rien demandé, il est là, passif pour ainsi dire, mais en même temps son cœur est mystérieusement ouvert à la venue de la grâce de Dieu ; c'est la foi des parents et des proches qui suscite le pardon et la grâce de Dieu. Ces enfants, ces nouveaux baptisés sont à leur tour incorporés à la famille ecclésiale et deviennent véritablement enfants de Dieu. Quand ils grandiront, ils réaliseront que la grâce de Dieu les a enveloppés et les enveloppe depuis le baptême et que l'Esprit de Dieu les pénètre, mais il leur appartiendra – comme il nous appartient de jour en jour et jusqu'à la fin de notre vie – de répondre à cet amour de Dieu qui est toujours un amour gratuit, un amour inconditionnel. Déjà, pour ainsi dire, nous vivons dans l'espace de cette vie nouvelle de Dieu, car l'Église est une véritable anticipation du Royaume trinitaire. Toutefois, pour nous, l'important n'est sans doute pas tant d'y entrer que d'y rester. Ce n'est pas tant d'y entrer – parce que nous y sommes déjà –, que d'y rester sans nous en détacher.

Évidemment nous avons le sacrement de la sainte confession, du repentir, par lequel nous prions que le Christ nous réincorpore et nous réunisse à Sa Sainte Église, car tout péché nous détache de la communion ecclésiale et toute repentance nous y ramène. Mais sachons bien que, fondamentalement, ontologiquement dirais-je, nous sommes déjà dans la grâce de Dieu, dans Sa puissance et dans Son amour et l'essentiel est d'y rester. C'est un peu cela aussi que nous enseigne le miracle d'aujourd'hui : le pardon nous est donné et désormais nous n'avons qu'à faire fructifier cette grâce de Dieu. Amen

Le numéro 275 de **Contacts** est consacré à
"Un grand pasteur et théologien le Père Boris Bobrinskoy (1925-2020)"

Contacts : 61 allée du Bois de Vincin 56000 Vannes

- Site de la revue : <http://revue-contacts.com>
- Courriel : postmaster@revue-contacts.com

Il ne peut y avoir de vie spirituelle sans la lecture d'ouvrages spirituels. Lorsque vous sentirez les fruits de la lecture spirituelle, vous vous exclamerez : « Que le nom du Seigneur soit béni ! »

Savez-vous quelle puissance contient la parole de Dieu ? Et un livre de spiritualité, c'est la parole de Dieu. Comme une graine, elle tombe dans notre âme et, quand elle germe, elle la fendille telle une plante la terre. La parole de Dieu cache la puissance de Dieu Lui-même, la puissance du Christ.

Quand vous vous plongez dans un livre de spiritualité, vous en ressortez toujours rassasiés. Un ouvrage traitant de spiritualité est le meilleur outil dont vous disposez quotidiennement pour élargir devant vous l'horizon de votre vie spirituelle.

Archimandrite Aimilianos